

LE LIT DE MORT

Troisième partie de LA NUIT SANGLANTE, par Henri Tessier.

I

L'inspecteur de police, M. Denis, se rendit donc immédiatement au Mans où un de ses anciens amis de la préfecture de police s'était retiré depuis quelques années.

M. Ménard informé du désir de M. Denis de se rendre au Couvent de la Visitation se mit aussitôt à sa disposition :

—Je vais vous y conduire, dit-il. Et, pendant que vous interrogerez sœur Marie-Joseph, je dis sœur, car on l'appelle ainsi, quoiqu'elle n'ait jamais prononcé de vœux, elle est pensionnaire-professeur ! donc, pendant le temps que vous serez près d'elle, j'irai faire quelques courses et vous rejoindrai chez notre jeune homme.

—C'est entendu, répondit M. Denis.

En ce moment, ils arrivaient au pied d'un mur plein et élevé, derrière lequel on apercevait des bâtiments considérables et la flèche d'une chapelle surmontée de la croix.

Les religieuses de l'ordre de la Visitation, quoique sévèrement cloîtrées, se consacrent à l'éducation des jeunes filles, et leur pensionnat est aussi nombreux que recherché.

M. Ménard ne quitta son hôte que lorsqu'il eut tiré pour lui la chaîne de la sonnette du couvent.

Un judas s'ouvrit, dans une petite porto basse, et une cornette de nonne y apparut.

—Sœur-Marie-Joseph ? demanda le policier.

—Vous êtes la personne qu'elle attend de Paris ? interrogea la tourière.

—Oui, répondit M. Denis.

La porte s'entre-bailla et il pénétra dans le préau.

Lorsque le policier fut près d'elle, elle salua de nouveau, plutôt en grande dame qu'en religieuse.

—Vous êtes monsieur Denis, monsieur ? et c'est de votre part qu'on est venu me voir ?

—Oui, madame.

—Veuillez vous asseoir, et dites-moi vite, je vous en conjure, si ce pauvre M. Moulin...

—Tranquillisez-vous, madame, interrompit l'inspecteur, M. Moulin est hors de danger.

—Dieu soit loué ! murmura sœur Marie-Joseph avec une émotion profonde.

Puis elle ajouta, non sans hésiter :

—A-t-on arrêté l'assassin ?

—Pas encore ! quoique M. Moulin m'ait nommé celui qu'il suppose avoir voulu attenter à sa vie.

—Oh !... il a eu tort... Il ne faut jamais accuser son prochain !

—Eussiez-vous préféré, madame, qu'il eût laissé la justice s'égarer et condamner peut-être un innocent ?

—Non ! non ! monsieur !... Mais... celui qu'il soupçonne... quel est-il ?

—M. le comte de Morlac... votre mari, madame !

M. Denis craignit d'avoir dépassé son but, bien qu'il eût prononcé cette phrase avec une précaution pleine de déférence.

En effet, sœur Marie-Joseph se dressa avec une telle violence que sa chaise s'en renversa.

En même temps, le sang affluait à ses joues, qui devinrent pourpres, et un sanglot siffla entre ses lèvres...

Puis, tout à coup, s'affaissant sur elle-même, elle tomba à genoux, le visage enfoui dans ses mains crispées, en murmurant :

—Oh ! vous savez cela !

—M. Denis très ému, se pencha vers la grille :

—Relevez-vous, madame, je vous en conjure, dit-il avec une douceur empreinte d'autorité. Oui, je sais cela... et bien d'autres choses encore ! c'est pourquoi je suis venu vers vous ! J'ai sauvé M. Moulin, et mon espérance comme ma volonté sont de vous sauver aussi de tous les désespoirs qui, depuis tant

d'années, ont fait de vous la plus malheureuse des femmes et des mères !

Mme de Morlac, au son de cette voix grave et amicale, cessa de sangloter et se redressa lentement.

—Qui que vous soyez, monsieur, je vous remercie du fond du cœur de ces bonnes paroles, soupira-t-elle.

—Ne vous hâtez pas de me remercier, madame ; lisez, avant, cette lettre de M. Moulin.

Mme de Morlac prit, en tremblant, l'enveloppe que lui présentait M. Denis et l'ouvrit.

Au fur et à mesure que ses yeux couraient sur les lignes, une émotion plus poignante animait son visage.

—Il ne vous a rien dit de plus ? interrogea-t-elle d'une voix étouffée.

—Il ignore ma visite, madame, et cette lettre ne devait pas vous arriver par moi.

—Expliquez-vous, monsieur, je vous en supplie.

M. Denis raconta alors succinctement à sœur Marie-Joseph, comment il avait été appelé à constater l'empoisonnement de Natty et de Blanche et, ensuite, celui de M. Moulin ; de quelle façon il avait trouvé la lettre et les inductions qu'il en avait tirées.

—Mais ce pâté et ces confitures avaient été achetés, par notre jardinier, dans un des magasins de la ville !

—Aussi est-ce dans le vin que le poison a été dissous.

—Quel poison ? questionna la pauvre femme qui tressaillait à chaque mot.

—L'upas, un toxique des colonies, qui foudroie instantanément.

—J'admets, je vous demande pardon de mon insistance, que M. Moulin ait pu, en s'inspirant de souvenirs cruels, accuser M. de Morlac d'avoir commis un aussi horrible crime, parce que j'y trouve une excuse dans un passé connu de nous seuls !

—Mais vous me dites qu'en même temps deux autres personnes ont été frappées par la même main !... et je ne vois pas...

—La corrélation ? répliqua M. Denis, c'est précisément ce qui motive la démarche que je fais près de vous, madame.

—Comment cela ?

—J'ai supposé, continua le policier en pesant ses paroles, et en attachant sur la sœur Marie-Joseph ses yeux inquisiteurs, que peut-être, en vous donnant quelques détails sur ces autres victimes, vous pourriez éclairer la justice.

M. Denis informa Mme de Morlac des empoisonnements qui venaient de jeter l'effroi dans Paris et lui nomma les victimes.

Partout la noble femme retrouvait la trace de la trame ourdie par le misérable dont elle portait le nom, et ce fut en tremblant de colère et de honte qu'elle lui fit le récit des souffrances qu'elle avait endurées et qui peuvent se résumer en quelques lignes.

Fille de M. de Croix Noyon, ancien capitaine de frégate sans fortune elle avait été forcée par son père d'épouser le comte de Morlac, gentilhomme de bonne noblesse, mais qui sous des dehors distingués cachait les passions les plus violentes.

D'un caractère violent et irascible. Il courait sur son compte plusieurs histoires scandaleuses, que M. de Croix Noyon semblait ignorer, mais desquelles cependant il fallait tirer une conclusion, c'était un homme dangereux et sans principes.

Peu de temps après son mariage, M. de Noyon était mort, et M. de Morlac avait emmené sa femme à Batavia, où il avait d'immenses propriétés.

C'est là que la comtesse vécut trois ans et où elle donna naissance à deux fils.

C'est là aussi que son mari, pris d'une passion insensée pour une créole aussi vicieuse que lui, résolut de se défaire de sa femme afin de pouvoir épouser sa complice, mais la présence de M. Moulin, son homme de confiance, déjoua tous les complots.

Deux fois il essaya de l'empoisonner avec l'upas, ce terrible poison de Batavia, mais un médecin hollandais réussit à la sauver.